

14^{me} ANNÉE.

N° 393 B.

TOUS LES JEUDIS.

24 AVRIL 1941.

1 fr. 50

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



Z A R A H
LEANDER

que NOUS ALLONS
REVOIR DANS

PAGES
IMMORTELLLES



PROGRAMME UNIQUE

Le Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique vient de faire savoir aux directeurs de cinémas qu'en application de la loi du 26 octobre 1940 il est dorénavant formellement interdit d'annoncer deux grands films au programme. Le film de première partie devra faire l'objet d'une publicité réduite précédée obligatoirement de la mention: « En première partie ».

Les vrais amateurs de cinéma se rejouiront de ce nouvel état de choses, car trop souvent jusqu'à présent on les attirait dans une salle de spectacle pour voir un programme « sensationnel » se composant de deux grandes œuvres. Or, de deux choses l'une: ou bien les deux grands films étaient mutilés pour pouvoir tenir dans une séance ou bien ils étaient en entier ce qui faisait, avec les actualités, le dessin animé et les bandes-annonces, une séance absolument abrutissante. Quelle pouvait bien être la joie artistique ressentie par un spectateur d'une de ces salles parisiennes qui offraient naguère à leurs clients trois grands films dans une séance ? Et dire que ce n'était pas encore là le record puisque celui-ci a été détenu, par une salle marseillaise qui affichait quatre grands films au même programme !

Dorénavant nous ne verrons plus qu'un seul film à la fois: s'il est bon c'est bien suffisant. D'ailleurs les nouvelles dispositions du statut engendreront peut-être une belle production de films de première partie. Il n'est pas du tout dans l'esprit des organisateurs du Cinéma de négliger ces films qui peuvent, à plus d'un titre, être intéressants, le tout est de les présenter comme films « de première partie » et de ne plus allécher les clients par la formule périmée: deux grands films au programme.

Charles FORD.

NOTRE COUVERTURE

Nous aurons fréquemment cette saison l'occasion de voir et d'entendre la grande artiste suédoise Zarah Leander. Le prochain film dans lequel elle est annoncée, et que nous allons voir incessamment à Marseille est *Pages Immortelles*, une œuvre musicale poignante, se rapportant à la vie du grand compositeur Tchaikowsky.

NOUVELLES DES ÉTATS-UNIS

— On a présenté au Casino-Théâtre de New-York le film *Der Mann d'r nicht nei sagen kann* (Ce n'est pas sérieux), version allemande de la comédie de Pirandello. La critique l'a très bien accueilli et le *Daily News* conclut son article en écrivant: « Ce film contient une magnifique exposition de modes féminines, comme si celles-ci venaient de sortir de Paris. » (!)

— Au Cinéma Europe de New-York on a projeté un film musical hongrois, *Gut Baba*, avec Paul Javor, Zita Szelezczaky, Sandor Komuves, Nandor Beary. La critique américaine l'a déclaré « parfait ».

— Le Chef du Conseil des Recherches à

l'Académie des Arts et des Sciences du Cinéma a exposé, au cours d'une réunion, les avantages d'un nouveau type de lampe à vapeur de mercure à lumière concentrée. Le comité directeur de ce conseil essaiera d'étendre l'emploi de cette lampe à tous les établissements de synchronisation et de tirage.

— Joan Blondell transmet de la W. O. R. Radio Station de New-York la célèbre comédie *I Want A Divorce*, pour le compte d'une fabrique de pâtes alimentaires dont le propriétaire est un Italien, fabrique qui compense la vedette avec 4.000 dollars par semaine.

— Le cinéma Roma à New-York, embellit et modernisé, vient de rouvrir ses portes sous la gestion directe de Walt Disney.

teur J. K. Raymond Millet, l'acteur Ardisson, les journalistes Max Favallelli, organisateur du Salon, Marc Pascal, Denise Centore, Monique Raymond-Millet, Emile Carbon, etc.

Notre collaborateur Arlaud, assisté du charmant caricaturiste Peynet, qui, fusain en main, se dépensa sans compter, pour la joie de l'assistance, conquis la discussion qui roula librement et sans contrainte sur des sujets tels que l'affiche, l'illustration des génériques, des actualités, des scénarios et de la publicité en général, sur l'opportunité qu'il y aurait à s'assurer plus soigneusement les concours de dessinateurs pour la collaboration artistique à la mise en scène (le cas de Maurice Cam apparaît comme typique), enfin et surtout sur le dessin animé, sujet brûlant à propos duquel chacun a son idée ouvertement exprimée ou jalousement conservée.

La question du dessin animé français fut poussée assez avant, et il se pourrait que cette conversation ait des prolongements. Mais n'anticipons pas...

Notre prochaine séance aura lieu
SAMEDI 26 AVRIL à 17 heures
à notre local, 45, rue Sainte.
Nous aurons le plaisir d'y recevoir et d'y présenter à nos lecteurs le grand artiste.

CHARPIN

vedette des films de Pagnol, et créateur depuis dix ans, des rôles les plus divers dans un nombre de réalisations difficilement égalable.

Rappelons que cette réception sera réservée aux membres du Club. Les inscriptions des nouveaux adhérents seront reçues, soit à nos bureaux, 43, Boulevard de la Madeleine, soit à la permanence de vendredi, à 18 h. 30, à notre local, soit enfin le soir même, au Club, avant le début de la semaine.

Nous avons annoncé, la semaine dernière, la création de notre section niçoise. Ajoutons que c'est M. Jean Canolle, directeur du Studio Renaissance, 43, Boulevard Dubouchage, qui a bien voulu se charger de présider cette section.

LES VOCATIONS PERDUES

par

JEAN-PAUL AVRIL

J'ai reçu, ce matin, la visite de ma petite amie Denise... Entendez-moi bien: quand je dis ma petite amie, c'est en tout bien tout honneur. Elle a dix-sept ans, l'âge de tous les rêves et de toutes les audaces. Jolie? Certes, elle l'est. Le pur ovale de son visage s'encadre de somptueuses boucles d'or; deux grands yeux illuminent sa physionomie qu'agrémentent un nez légèrement relevé et une bouche au dessin net. Denise, en temps ordinaire, est vendeuse dans un magasin de parfumerie. Elle évolue avec grâce entre le chypre et l'origan et les plus délicates senteurs semblent s'être imprégnées dans sa chair mate. Mais, ce matin, Denise s'est découverte une nouvelle vocation, et c'est pour m'en faire part qu'elle est venue me voir, car elle daigne quelquefois recourir à mes conseils... qu'elle ne suit, d'ailleurs, qu'à moitié ou pas du tout, suivant son humeur.

« Je veux devenir star ! » m'a-t-elle dit avec assurance. Je l'ai longuement regardée avec son faux-air de Jeannette Mac Donald et j'ai simplement répondu: « Parlons d'autre chose, veux-tu ? » Elle a d'abord eu une petite moue désappointée; puis, comme elle est fine et intelligente, elle a souri. Je l'ai remerciée de la grâce de ce sourire, et, entre autre choses, j'ai appris qu'elle avait passé trois des soirées de la semaine précédente au Cinéma. Ainsi, tout s'explique! Et puis, elle a dû partir, ne laissant subsister d'elle qu'une odeur qui prolongeait l'illusion de sa présence. Alors, resté seul avec mes pensées, j'ai soliloqué comme si elle était encore là.

« Je veux être star ! Je veux devenir vedette ! » Combien de jeunes filles, entre seize et vingt-cinq ans, n'ont-elles pas fait la même profession de foi? La grosse majorité d'entre elles nourrissent cette ambition comme s'il suffisait de la formuler pour la satisfaire. Des aptitudes? Bien sûr qu'elles en ont! Ne leur a-t-on pas dit qu'elles ressemblaient à Corinne Luçhaire, Michèle Morgan, Deanna Durbin ou Merle Oberon, et, par un puéril artifice, en copiant une apparence, elles s'ingénient à accentuer cette ressemblance. Qui donc leur a dit cela? Mais des parents, des amis ou, quelquefois, certains de ces jeunes gens qui les entourent et qui, eux, se font des têtes de Robert Taylor ou de Tyrone Power.

C'est que, dans les deux sexes, ils sont nombreux à être atteints du même mal: ils veulent faire du cinéma et ils en parlent comme du plus facile des métiers. Ils ne savent pas, les innocents, que la jeunesse, même quand elle n'a pas la beauté, possède tru-

jours, au moins, du charme, de la fraîcheur, de la séduction. En somme, des qualités passives, et qui ne durent qu'un temps bien court comme le plein épanouissement d'une rose. Plus tard seulement, on s'aperçoit que « les fruits n'ont pas passé la promesse des fleurs ». Et ne vous avisez pas surtout de leur objecter qu'il faut à l'Art bien plus que



La regrettée Jean Harlow fut parmi celles dont le type et surtout l'admirable chevelure blond platine inspirèrent le plus fréquemment les candidates star.

ce qu'ils apportent, sous peine d'être accusé de ne rien comprendre à leur « vocation »...

Et ils sont comme cela des milliers, chaque matin, en s'éveillant, jettent à leur miroir des regards complaisants et qui, comme Narcisse, deviennent amoureux d'eux-mêmes. Et chaque jour aussi, quelques dizaines de ces beaux ou de ces belles « gesses » prennent une feuille de papier pour inter-

roger les augures: « Que faut-il faire pour débiter au cinéma ? » Incommensurable naïveté. Ils n'ont vu du métier d'artiste que le côté public ou, pour mieux dire, publicitaire: les gros cachets, les succès mondains et la vie de plaisirs à la sauce d'Hollywood. Ils ne comprennent pas qu'une existence d'artiste est faite de travail incessant, de souffrances, d'efforts infructueux et de tentatives avortées avant la moindre réussite et que cette réussite elle-même implique souvent un renoncement, un don total de soi et une somme de sacrifices à l'idéal qui vous anime. Ils ne savent pas ce qu'est la crainte effroyable de perdre, demain, une popularité chèrement acquise et la douleur de n'être plus, un jour, qu'un anonyme après s'être grisé de succès fugaces.

Eh bien! c'est un service à rendre, en effet, à ces jeunes gens que de leur dire que le Cinéma n'est pas le domaine de féerie qu'ils imaginent dans l'innocence de leur cœur; qu'on ne devient pas vedette d'un coup; que la beauté, la grâce, la séduction ne suffisent pas, même si l'on y ajoute des « concessions charnelles » sans limites. Le Cinéma est un Art qui ne s'acquiert qu'au prix d'un effort persévérant et il faut y apporter une sensibilité, un enthousiasme, une ferveur, en bref, une vocation peu commune. Et cela même n'est rien si la chance ne s'y mêle pas et si le Dieu Hasard n'intervient pas à son tour.

Lequel d'entre ces jeunes gens ne sourirait si on lui proposait de se faire prêtre de quelque religion. Il dirait: « Je manque de flamme! Je n'ai pas le feu sacré! » Pourquoi dès lors manque-t-il de modestie au point de croire qu'il est plus facile de devenir l'interprète idéal de sentiments fabriqués et comment se sentirait-il à l'aise dans l'imaginaire, alors qu'il est déjà si compliqué de se conduire dans la réalité de tous les jours?

« Mais, dira-t-on, vous voulez tuer une illusion ! » Hélas! Je sais trop combien vains seront mes efforts. Les jeunes qui me liront, diront sans doute, un peu comme dans le sonnet d'Arvers: « De qui donc parle-t-il ? » et ils ne comprendront pas, car ils ne veulent pas qu'on les guérisse de leur folie. Mais si ces lignes tombaient, par hasard, sur un « moins de vingt-cinq ans » doué encore d'un peu de bon sens qui, après les avoir lues, renonce à sa chimère pour jouer dans la vie un rôle moins glorieux, mais aussi bienfaisant, elles n'auraient pas été inutiles puisque cela permettra au courriériste de *La Revue de l'Ecran* d'avoir une tâche moins chargée et de se consacrer enfin à une besogne sérieuse.

En roulant ma basse

par JIM GÉRALD

Fragments du livre de souvenirs publié par l'artiste à Genève. Voir notre numéro de Pâques.

Vers la fin de 1929, j'étais en tournée théâtrale en Suisse, lorsqu'un télégramme m'avertit que j'étais pressenti pour tourner le premier film parlant à Berlin : *La nuit est à nous*.

Le film parlant ne me disait rien, je refusai. A quoi tiennent les destinées !...

Comme on insistait, j'acceptai. C'est donc vers octobre 1929 que je pris le train pour Berlin, peu riche d'argent, millionnaire d'espérances.

On ne m'avait pas signé d'engagement ; celui-ci ne pouvant être conclu que si mon essai vocal était phonogénique, car dans ce temps-là, il fallait avoir un organe qui ne siffle pas ; les appareils de prise de son n'étant pas aussi perfectionnés que ceux d'aujourd'hui.

Je partis donc, ayant en poche l'argent du voyage et quelques cinquante marks. J'arrivai à Berlin, descendis dans un hôtel modeste, et me mis en quête de mon metteur en scène : Henry Reussell.

Cet homme affable et bien élevé me présenta à notre vedette féminine, Mademoiselle Marie Bell, de la Comédie-Française.

Ah ! Marie Bell, si ces lignes tombent sous vos jolis yeux, songez aux nuits blanches, aux sueurs froides, aux angoisses que vous m'avez valu. Non qu'un amour immodéré, et totalement ridicule, m'ait en ce temps-là, dévoré de ses feux, non c'était à cause...

Mais, amis lecteurs, il faut que je vous conte cette histoire, elle en vaut bien une autre.

Notre metteur en scène, Henry Reussell, me présenta donc à Marie Bell, et cette grande artiste, toujours aimable et bonne — mais je l'ignorais en ce moment-là, me dit :

— Monsieur Jim Gérald, j'ai personnellement et particulièrement insisté pour que ce soit vous qui jouiez mon père, car je vous ai beaucoup admiré dans une pièce que vous avez créée avec Popesco.

Becum ! C'était la catastrophe. Jamais, au grand jamais, je n'avais joué avec Popesco, malheureusement du reste, car j'aime beaucoup son talent.

— Comment, reprenait Marie Bell, s'appelait donc cette pièce ?

Que Jupiter me chatouille, si je le savais ;

d'un autre côté, je pensais : Cette Mlle Bell est sociétaire du Théâtre-Français, et ça ce n'est pas de la roupie de sansonnet ; elle doit se croire infailliable comme le Pape ; jamais une personne aussi importante n'acceptera de s'être trompée. Si je lui dis que ce n'était pas moi, comme je n'ai pas de contrat, on va me laisser tomber, et je serai raide comme un passe-lacet à Berlin. Il faut que jusqu'à la signature du contrat, elle ne se doute de rien.

J'éluais donc la question tant bien que mal. Ce n'était du reste pas facile, car elle insistait, et ceci à un tel point, que je fuyais cette chère amie comme la peste.

Je m'en étais ouvert à mon vieil ami Jean Murat, qui tournait avec nous ; il m'avait sagement conseillé de signer mon engagement au plus vite.

Au bout de huit jours de ce calvaire, on me fit venir, et on me prévient que j'allais faire mon bout d'essai. Ouf ! Enfin, j'allais être fixé... J'arrive en plein air devant la camera ; le metteur en scène allemand Karl Froelich, me dit :

— Avez-vous préparé quelque chose ? Une scène de comédie ? Une fable ou un monologue ?

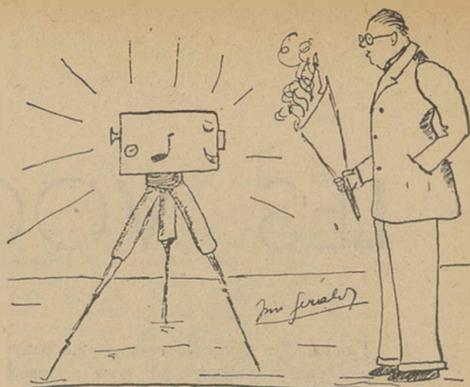
Je n'avais évidemment rien préparé du tout. En moi-même, je me disais : le cinéma, c'est la vie, si je déclame, je serai ridicule. Aussi, prenant mon courage à deux mains, je leur dis :

— Faites-moi signe quand il faudra commencer, et ne vous occupez donc pas du reste.

Qu'allais-je bien leur raconter ? Une inspiration de génie — tout simplement — me vint. J'adore cuisiner, et je cuisine excessivement bien. Quand je parle de cet art, ma physionomie, je le sais, reflète clairement ce que j'explique. D'autre part, on mange très mal à Berlin. Je résolus donc de leur donner ma recette personnelle du « risotto », ce que je fis, avec tant de conviction, que l'eau m'en venait à la bouche. Quand j'eus fini, je ne vis que des têtes consternées...

Ça y est, pensais-je, je suis fichu ! J'ai exagéré. Je me renseignai auprès d'un régisseur qui me dit d'un air à vous coller un rhume de cerveau ou la grippe :

— Ne scyez pas pressé, va ! On saura



Sine ira et studio !

demain le résultat, et ce sera bien assez tôt, croyez-moi.

Je l'aurais tué. Je n'ai guère dormi, malgré la philosophie, cette nuit-là... J'arrivais le lendemain au studio, assez anxieux ; diable, on l'aurait été à moins ; toute ma carrière dépendait de cet essai. Le « parlant » a été un crible terrible. A peine fus-je entré sur le plateau, que tout le monde se mit à rire, en me voyant grave et préoccupé ; assez inquiet, je demandais des nouvelles de mon essai.

— C'est épatant, me dit ce brave Karl Froelich, tu as compris le cinéma parlant, toi, il ne faut pas déclamer, mais parler dans la vie ; bravo !

Et il me signa mon contrat. Trois ou quatre jours après, n'ayant plus à fuir Marie Bell, je me risquais timidement à lui avouer que jamais je n'avais été le partenaire de Popesco. Elle partit d'un éclat de rire, et me dit :

— Je le savais bien, Jim, du premier jour, mais vous étiez si drôle en pataugeant, que les distractions étant rares à Berlin, j'en ai profité.

J'ai, depuis ce temps-là, toujours gardé pour Marie Bell une amitié solide qui ne finira qu'avec mes jours.

La présentation du film *La nuit est à nous* fut une révolution dans le cinéma. Un succès retentissant. Le producteur, de Venloo, un des hommes qui connaissait le mieux son métier, avait mis dans le mille. Je sortis de cette première représentation gonflé à bloc ; ça y est, disais-je, j'ai la voix phonogénique !... Je regardais sur la figure des passants si cela se voyait à mon physique et je me surprénais dans la rue à faire des : « Mia... cuivre... ferraille... », mais personne ne semblait le remarquer.

J'étais, pensais-je, sur le premier échelon de la gloire ! Ah ! Devenir riche, acheter un cabanon aux environs de Nice, une automobile avec des pneus neufs, toutes choses qui ne m'étaient jamais arrivées, bref le monde m'appartenait... et je suis resté sept mois sans rien faire, car il fallait équiper en « parlant » les salles.

Et puis, le métier repris ; j'ai tourné, tourné... en France, en Allemagne, en Afrique, en Tchécoslovaquie, en ce qui

était l'Autriche, en Angleterre : là il m'est arrivé une aventure assez curieuse.

Un jour, je reçois un télégramme, me donnant rendez-vous avec Sir Basile Dean, à l'Hôtel Georges-V, à Paris. J'y vais, ce gentleman me fait parler anglais et me dit :

— Vous parlez correctement l'anglais, Monsieur, je vous engage pour tourner dans mon film *Tessa*. Rendez-vous après-demain à Innsbrück.

C'était évidemment court, mais dans notre métier, il ne faut pas mettre les deux pieds dans le même soulier.

A l'heure dite, le surlendemain, je débarquais à Innsbrück. Je hais profondément la montagne ! J'étais bien servi. Je rencontrai Basile Dean, qui me dit :

— Vous savez, Monsieur Jim Gérald, que le rôle que vous interprétez est celui d'un maître de ballet russe et qu'il faudra donc prendre l'accent russe en parlant anglais.

Evidemment je ne me rendais pas comp-

te de la façon dont un Russe prononce l'anglais. Après mûre réflexion, j'ai adopté l'accent du Midi, qui m'est presque naturel, et cela a très bien marché. C'était du cinéma.

A quelque temps de là, je tournais avec Jacques de Casembroot un film appelé *Laurette ou le cachet rouge*. Ce film se passait sous le Consulat et presque entièrement à bord d'un trois-mâts. Pour les premiers plans, on avait dans une prairie, derrière les studios de Nice, reconstruit le pont du trois-mâts. Nous tournions la nuit. Au moment dramatique, où je faisais fusiller mon meilleur ami en plein Océan, voilà les grenouilles qui se mettent à coasser un assourdissant concert, comme seules ces sales bêtes, au clair de lune, dans le Midi, savent le faire. L'opérateur du son arrive en disant :

— Arrêtez, j'entends un friture terrible.

Comme on devait quand même finir le film, et dans l'impossibilité de faire taire ces bestioles, soit à coups de revolver, soit à

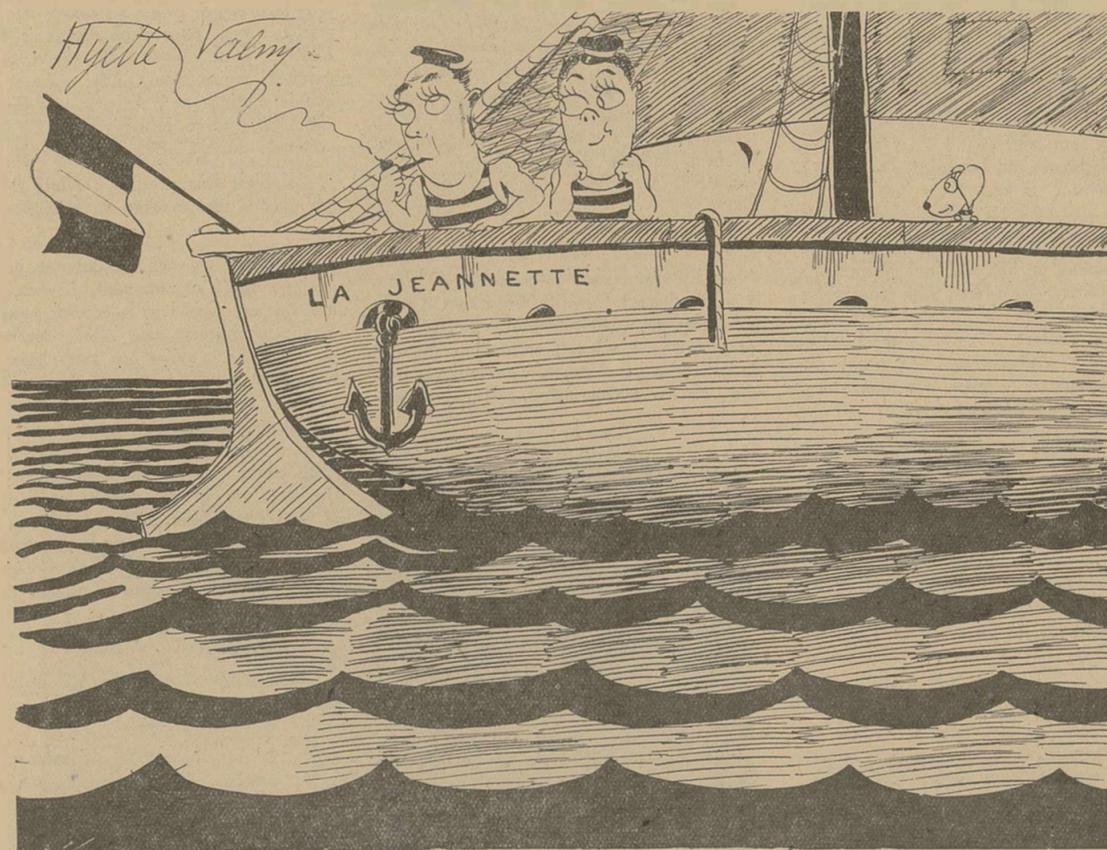
coups de bombes lumineuses — elles ne craignaient rien, c'étaient des grenouilles courageuses — on a continué à tourner.

Quand on a présenté le film, tous les critiques se sont extasiés sur la poésie nocturne qui se dégageait de ce grand voilier, bercé par le bruit des alisés dans les cordages. Les alisés, c'étaient les grenouilles.

Le grand metteur en scène Poirier devait faire le premier film parlant, un film d'une très grande poésie ; il voulait, grâce aux sens, extérioriser l'atmosphère des bois, des sources, des oiseaux, etc.

Quand on lui eut dit au studio de Berlin, que la source se faisait avec des pois secs qu'on promenait sur une grosse caisse, les oiseaux grâce à un sifflet plus ou moins rempli d'eau, et le vent avec du papier de soie et de la toile d'émeri, ce grand poète de l'écran, écorché, a attendu et nous a sans doute privés d'un chef-d'œuvre.

FIN.



— Moi j'ai toujours rêvé de faire du cinéma... La pêche c'est un métier beaucoup trop terre-à-terre...

Raoul Moretti

Cordialité d'un sourire affable et d'un canapé dodu : Je suis chez Raoul Moretti, compositeur de musique.

— Oui, je suis marseillais : je suis né à la Belle-de-Mai, dans cette même maison du Boulevard Dadah où ma mère était née elle-même.

— De parents marseillais aussi ?

— Non. Mes grands-parents maternels étaient Belfortains, et mes grands-parents paternels, corses... Quel mélange !

— Très Français en tout cas... Mais, dites-moi... si nous parlions un peu de cinéma ?

— Ah ! le cinéma !... Tenez, je vais vous raconter mes débuts... Un jour, mon éditeur me téléphone : — « Avez-vous une Java toute prête ? » — « Non, vous savez bien que je ne travaille jamais d'avance... Il vous la faut pour quand ? » — « Demain, trois heures, au bureau ! » — « Entendu ! »

— Et le lendemain ?

— Le lendemain à trois heures j'étais dans le bureau de l'éditeur, qui me présenta deux messieurs : — « Nous vcus écoutons ! » Je joue une valse-java. L'un des messieurs fredonne et déclare : — « Ça me plaît » ; l'autre fait : « Oui... oui... ça ira ». Au revoir messieurs, et je laisse mon manuscrit...

— Je sens que ça va se corser !

— Vous allez voir... A cette époque, on ne convoquait pas les compositeurs au Studio, je ne m'occupe donc plus de rien. Quelques mois après, on jouait à Paris un film intitulé *Sous les toits de Paris*. La valse, c'était la mienne. L'un des messieurs entrevus chez l'éditeur était René Clair, et l'autre celui qui fredonnait, Albert Préjean...

— Vous avez dû les revoir bien souvent depuis ?

— Je n'ai jamais revu M. René Clair... Entre nous, je crois qu'il ne m'a jamais pardonné le succès de ma chanson, traduite en quatorze langues, et qui a permis à Albert Préjean de faire, dans toute l'Europe, un tour de chant, basé uniquement sur cette chanson. Et Albert, avec qui nous sommes, depuis lors devenus de grands amis, me racontait que, partout en Europe, dans les brasseries, les dancings, dès qu'on l'avait reconnu, l'orchestre attaquait la Marseillaise et aussitôt après « Sous les toits de Paris ! »

— C'est véritablement la consécration internationale !

— Moi-même, travaillant pour un film à Budapest, et présenté dans un établissement public comme le compositeur de « Sous les toits de Paris », j'ai eu droit immédiatement à une vibrante Marseillaise.

— Ce qui a dû vous réjouir doublement comme Français et comme Marseillais... Mais vous n'en êtes pas resté là, dans le cinéma ?

— Oh ! Non, par la suite on a tourné mes opérettes : *Le Comte Obligado*, *Les Sœurs Hortensia*, *Simone est comme ça*, *Un Soir de Réveillon*... Puis j'ai fait de la musique de films : *Si tu veux*, *Le Roi des Palaces*, *Le Costaud des P.T.T.* (en 1930, je crois), *Ah ! cette gare*, interprété par Dranem, et bien d'autres, jusqu'à *Il est charmant*, avec Meg Lemennier et Henry Garat...

— Quels beaux souvenirs !

— Une ambiance de jeunesse, de clarté et de musique ! Et 800.000 francs d'enregistrement, de quoi faire hurler d'effroi tous les producteurs actuels ; car lorsqu'on parle de la musique en France, c'est toujours trop cher, ça n'a aucun intérêt... Il y a cepen-



Le compositeur Raoul MORETTI en compagnie de FERNANDEL

dant un pays : l'Amérique, où les compositeurs sont appréciés et traités avec considération.

— Il est vrai que le succès de certains films célèbres est dû en grande partie à la musique... Ceux de Deanna Durbin, par exemple...

— Deanna et ses boys... Stekowski et 100 musiciens !... Tenez, tout le monde est d'accord sur le triomphe de *Blanche-Neige* ; eh bien je serais curieux de faire une expérience très simple : projeter *Blanche-Neige* sans la musique ! Je vous assure que j'imagine très bien ce que ça donnerait !... Le film de Walt Disney qui a suivi, marche, paraît-il, moins bien... Les critiques disent que la musique ne vaut pas celle de *Blanche-Neige* ; est-ce qu'il n'y a pas là une relation de cause à effet ?

— C'est très possible... Mais racontez-moi encore une anecdote sur le cinéma français...

— Tenez, en voici une qui vous intéresse, il s'agit de *Il est charmant*. J'errais comme une âme en peine dans la cour du studio, digérant péniblement une amère déconvenue ; on venait de m'aviser que mes chansons allongeaient inutilement le film, et qu'on allait en occuper deux. Henry Garat arrive, je l'arrête au passage, et, de toute mon ardeur, je plaide auprès de lui : « Je ne suis pas grand-chose : un simple compositeur ; mais si j'étais une grande vedette comme vous, je ne tolérerais pas qu'on me prive de deux succès pareils, car mes chansons seront des succès, j'en suis sûr... » Garat se pique au jeu et enlève la décision en faveur de mes chansons !

— Et quels étaient les titres ?

— *En parlant un peu de Paris* et *C'est la biguine*... Sans importance comme vous voyez !

Raoul Moretti sourit malicieusement. Tel est le musicien, tel est l'homme qui a été choisi pour écrire la musique de la *Vénus Aveugle*. Parmi les quatre chansons qu'il a composées pour ce film, l'une au moins, *Rosetta*, sera sans doute demain célèbre. Et ce sera pour nous une joie de l'ajouter à une si belle série de succès.

Pierre FARINOLE.

REALISME PAS MORT !

Le cinéma comme les autres arts a ses « écoles », fruits d'un effort personnel ou de modes plus indéfinies, reflets d'un époque. Certaines, comme le réalisme, ont dominé son activité et prolongé leur influence au delà du moment qui leur fut propre. Longtemps le film réaliste sembla le fin du fin.

On donna ce titre à l'œuvre qui voulait côtoyer le plus près possible la vérité, mais avec l'exagération nécessaire à toute interprétation, le réalisme insista, appuya sur tout ce que l'humanité avait de rude, de brutal, de repoussant. La formule, fortement influencée par le cinéma allemand, choisit son sujet dans un milieu ou un autre, selon la mentalité de chaque race : ici l'usine, la vie privée, ailleurs la misère, et, en France principalement, la pègre.

N'accablons pas, par opportunisme, cette interprétation particulière. Elle nous valut des œuvres de classe : on ne peut renier *Thérèse Raquin*, ni *Pépé le Moko*, ni *Quai des Brumes*, ni *Hôtel du Nord*, ni bon nombre d'autres œuvres. Le genre n'était en réalité impardonnable que lorsque le résultat en était médiocre, mais si l'on va par là, un navet peut-il jamais être pardonnable ?

Il est vrai que de tout cela finit par se dégager une odeur assez nauséabonde, odeur de pourriture et de dégoût ; ces films rendaient en général un son assez débilissant pour que la tendance actuelle les réprouve.

Est-ce à dire qu'il faut porter en terre le réalisme ? Certes non, ça, ce serait un signe fâcheux de peur et de parti pris : l'écran peut et doit dire certaines choses, il en est qu'il faut crier durement comme on crache, l'écran seul peut le faire avec assez de violence. Être réaliste, ce n'est pas se vautrer dans l'ordure, c'est plutôt savoir reconnaître et décrire l'ordure et empêcher que les autres y pataugent, empêcher surtout que ces autres, hypocritement s'en détournent en prétendant l'ignorer. Par ailleurs comment juger certaines valeurs réelles, sans une contrepartie pour leur servir de repoussoir ? Le jour polaire est aussi fastidieux que la nuit et le paradis serait bien monotone s'il ne s'opposait à l'enfer.

Dans *Compagnons* sauf erreur, un confrère écrivait récemment — je cite de mémoire — : « Il faut oser montrer ce qu'il y a de laid et de blâmable si l'on veut le combattre ».

Que la pudibonderie ait peur du réalisme, c'est dans l'ordre des choses, on a peur de ce qui gêne. Peur mêlée d'attirance comme le sont presque toutes les peurs : celle du vide, celle de la nuit et de la rivière qui coule.

C'est à ce double réflexe qu'obéit le goût de l'encanaillement qui fait aller en bande se « faire peur » dans les bas quartiers d'une ville en sortant d'un bon dîner — au temps où il existait de bons dîners.

Ce sentiment a dirigé longtemps le film réaliste, auquel on concédait pour le rendre mangeable un aménagement qui le rendait p'us inquiétant encore : en sympathiser les héros. On a peint de bleu tendre les cœurs des mauvais garçons et de grandiloquence leurs intincts. On les a toujours doublés d'une fatalité, destinée à les rendre plus émouvants ; et p'us décourageante, parce que sans issue, leur déchéance.

C'est à ce moment-là, que le réalisme a fait fausse route en France. Il ne s'agit maintenant que de rectifier cette tendance, il faut que le réalisme provoque non pas la lassitude ou la facilité, mais bien au contraire la réaction.

Dans *L'Enfer des Anges*, seul film de cette tendance à part la tentative de *Prisons sans barreaux*, rien n'évoque plus, par opposition, l'air pur et le ciel que ces ruelles dures, cette zone hostile, cette vie brutale. C'est normal, on pense bien plus aux parfums dans les ruisseaux empuantis que chez le parfumeur où ils écœurent.

Tout le film tend à cette évasion, la demande et l'espère. Il s'inspire d'ailleurs directement de faits réels qu'il n'a pas eu besoin de corser pour les rendre émouvants. Lorsqu'Alexis Danan, après avoir fait ses enquêtes approfondies et parfois courageuses sur les bagnes d'enfants a voulu chercher pourquoi tous ces gosses étaient en cage, il est arrivé à l'enfer où ils vivaient auparavant, il a compris et il a voulu le dire.

On est loin de « l'excuse de la pègre », au contraire, rien n'en atténue l'ignoble, la peinture est dure, les visages burinés et l'on est presque surpris de rencontrer là-dedans ce que les Américains ont appelé les Anges aux figures sales.

Réalisme sans indulgence, violence sans outrance, ce devrait être uniquement cela, le cinéma qui pourrait s'appeler cinéma d'action.

M. ROD.



Dorville, Jean Claudio et Louise Carletti, dans une scène de *L'Enfer des Anges*, le beau film de Christian Jaque

ACHAT BIJOUX
Vente-Echange
BRILLANTS - ARGENT
Pièces démonétisées argent
"NICOLAS"
36, RUE VACON (1^{er} étage)
MARSEILLE



Sur l'ordre de Süß, Lévy fait libérer le jeune Faber, que l'on vient de torturer...

Nous sommes à Stuttgart, capitale du Wurtemberg, en 1733. C'est un grand jour, pour le peuple et pour les notables, car le Duc Charles Alexandre vient de prêter serment. Ce prince débonnaire est malheureusement esclave de sa soif de plaisirs et la Diète se voit fréquemment obligée de freiner ses dépenses. L'argent lui manque parfois... Bah! il se trouve toujours dans le ghetto de Francfort quelque juif pour le lui fournir. Et pour le malheur des Souabes il faut que ce juif soit Joseph Süß Oppenheimer, plus redoutable parce que plus évolué, visant par delà son profit immédiat, la domination pour lui et sa race. Sacrifiant, avec les traditions du ghetto, sa barbe et sa lévite, Süß obtient d'entrer à Stuttgart, ville interdite aux israélites, et où grâce à son influence, ses frères de race entreront librement derrière lui. Süß, en effet, a vu le Duc, a compris ses vices qu'il prévient et qu'il flatte au delà même de leur expression. Grâce à lui, et moyennant des faveurs et des privilèges sans cesse accrus, le prince va des fêtes les plus somptueuses aux luxures les plus raffinées. Et le mécontentement monte chez ce peuple pressuré, spolié avec une joie sadique par l'infame Süß. Les injures montent vers lui, les menaces, parfois plus encore. Il faut un exemple : une victime révoltée de Süß se balance au bout d'une corde, dans la cage en fer des exécutions. La fureur populaire redouble: « Bah ! ils ne me pendront jamais plus haut que le gibet ! » ironise Süß. Mais la conspiration, la révolte prennent corps. Les plus acharnés sont le conseiller Stürm et son futur gendre Faber. On les jette tous deux en prison, on torture le jeune homme et, la fiancée de celui-ci étant venue implorer Süß, l'immonde personnage ne libérera Faber qu'après avoir déshonoré la douce Dorothee, qui se donne la mort. C'en est trop : Stürm, Faber et leurs compagnons



Joseph Süß Oppenheimer



Faber ramène le corps de sa fiancée Dorothee qui vient de se donner la mort.

JE VAIS VOUS RACONTER

LE JUIF SUSS

se précipitent à la résidence ducal, où se donne une grande fête. Charles Alexandre, au cours de l'altercation, succombe à une attaque. C'est la fin de Joseph Süß. Arrêté et jugé, il n'est plus qu'une loque. A la demande de Stürm, qui refuse de faire de ce jugement une vengeance personnelle, il est jugé suivant une législation très ancienne, comme sémite ayant eu copulation avec une chrétienne, et tandis que les juifs seront chassés du Wurtemberg, il sera pendu dans une cage de fer « plus haut que le gibet » et « pour servir d'exemple aux peuples et aux générations à venir. »

R. de LECRAN.

Le Juif Süß, réalisé par Veit Harlan, est interprété par Ferdinand Marian (Joseph Süß), Heinrich George (Charles Alexandre), Werner Krauss (Lévy) et le Rabbî Löw, Kristina Söderbaum (Dorothee Stürm), Malter Jäger (Faber), Eugène Klöpfer (conseiller Stürm), Hilde von Stolz (la Duchesse).

TECHNICIENS

UN MONTEUR DEVENU REALISATEUR :
RAYMOND LEBOURSIER

UN OPERATEUR : WILLY.

Entre plusieurs autres, le film *Les Petits Riens* possède l'originalité d'être tourné par un metteur en scène qui débute dans son métier. Mais détrompez-vous ! Raymond Leboursier n'est pas un novice dans le domaine du cinéma, bien au contraire ! C'est presque un vétérinaire, car il a passé par plusieurs métiers avant de saisir le mégaphone. Raymond Leboursier, qui a le physique d'un jeune premier, a joué la comédie à l'écran dans de nombreux films réalisés à Joinville par la société américaine Paramount. En 1931, il y a donc juste dix ans, on retrouvait le nom de Leboursier dans de nombreuses productions Paramount, mais c'est à peu près là que se termina sa carrière d'acteur.

D'autres domaines l'intéressaient, l'attiraient : la réalisation, la technique, le montage. Il composa de nombreux documentaires, tourna même un film en couleurs *Aventure Hawaïenne*, puis devint un des monteurs de films les plus cotés de France. Et il connaissait son métier ! Chaque fois que le nom de Leboursier apparaissait sur le générique d'une production, on pouvait être certain qu'en dehors de la valeur du film même, le montage était soigné et exécuté avec un art consommé. Et c'est pendant le montage d'un des derniers films d'Yves Mirande que le sort réserva à Leboursier une agréable surprise.

L'auteur de *Café de Paris* et de *Derrière la Façade* choisit toujours lui-même les réalisateurs de ses scénarios. Ayant fait la connaissance de Leboursier, Mirande déclara un beau jour :

— J'aime les débutants, car cela me rajeunit !

Et il confia à Raymond Leboursier la réalisation des *Petits Riens*, ce qui pour l'ancien monteur n'est pas du tout un « petit rien », puisqu'on lui demanda, pour son coup d'essai, de diriger à la fois Raimu et Fernandel, Jules Berry et Suzy Prim, Cécile Sorel et Claude Dauphin, Tramel et Simone Berriau, sans compter les autres... Si Leboursier-réalisateur à la même classe que Leboursier-monteur, tout ira bien.

N'allons pas croire que le métier d'opérateur est chose aisée. Il exige au contraire des connaissances approfondies de toutes les branches de la technique cinématographique, connaissances acquises au cours de plusieurs stages dans les échelons inférieurs. L'histoire de Willy en fournira la preuve.

1905. Un jeune Russe arrive à Paris, et c'est en qualité d'ouvrier qu'il entrera aux Studios Gaumont. Après quelques années et avec les économies ! notre ami suivra les cours de technique pendant lesquels il découvrira sa vocation et tous les secrets de la photographie. Il change alors de plateau et s'attaque à la prise de vues pour venir aux services d'« Eclair-Journal » pour lesquels il réalisera quelques intéressants reportages, grâce à une habileté et un art précis.

1914... Notre jeune Russe ne réfléchira pas longtemps pour manifester sa reconnaissance au pays qui l'avait accueilli. Il contractera un engagement volontaire dans la Légion Etrangère. Et il en reviendra avec une blessure et une décoration.

Pourquoi vous énumérer ses films ? Ils

sont nombreux, nous nous bornerons donc à vous rappeler qu'il est depuis *Marius*, l'opérateur, l'homme de confiance de Marcel Pagnol. Il a participé à la réalisation des films du célèbre auteur, et Willy mérite certainement quelques éloges pour *Angèle*, *La Femme du Boulanger*, *Le Schpountz*, et *La Fille du Puisatier*.

Avoir oublié l'opérateur n'est qu'un « petit rien » comme vous le disiez vous-même, Willy, au moment où vous tourniez ces autres *Petits Riens* d'un autre auteur connu. Mais l'injustice a assez duré. Il faut que le public apprenne à connaître et à apprécier les collaborateurs techniques du film. Il ne faut surtout plus que sur l'écran, sur le générique, leur nom passe inaperçu, éclipsé par le nom photogénique d'une débutante ou d'un débutant, dont la collaboration artistique consiste à dire au moment opportun et sans jaunir : « Votre chapeau, Monsieur » ou bien « M. X... on vous demande au téléphone. »

CHUKRY-BEY.



Pendant les prises de vues des *Petits Riens*, Raymond Leboursier et Willy échangent des « vues » techniques.

LA CRITIQUE

NOTRE-DAME DE LA MOUISE.

Ce n'est certainement pas une petite affaire que d'aller prêcher et convertir les drôles et drôlesses de la zone parisienne, mais ce n'en est pas une non plus que de faire un film avec semblable histoire de missionnaire. Mettre carrément au centre de l'écran, l'église de planches, l'autel et la Saint-Sulpicerie, le curé en soutane, c'est presque une gageure et il est hors de doute que ce sera compté quelque jour à Robert Péguy. Même si nous ne sommes pas convaincu ; nous nous garderons bien de lui en faire le reproche le plus léger.

François Rezet se devait — pour son évolution morale — d'être après l'amoureux de Sapho, ce prêtre de quartier chic que la vocation entraîne dans les plus boueux bas-fonds, pour en évangéliser la faune et qui gagne la partie après avoir subi les avanies d'usage, y compris la lapidation.

Cela rappelle un petit film américain dans lequel un pasteur commence à bagarrer ses adversaires pour imposer par la force des poings ses séances religieuses... nuances des mentalités, Rozet ne se bat pas, il ramasse la pierre qui l'a frappé, « la première de son église »...

C'est un bien beau garçon tout de même, et grand, et de bonnes manières ! Aussi beau que Sarvil — le bistrot — est vilain.

Par contre, et cela aussi sera compté à Robert Péguy, *Notre-Dame de la Mouise* révèle un acteur : Georges Rollin. Non pas que nous ne connaissions pas Georges Rollin, depuis assez longtemps même ; nous nous souvenons entre autres d'un petit personnage crispé dans *Accord Final* ; mais c'est la première fois qu'il prouve réellement des qualités de comédien. Il a subi de nombreuses influences, celle de Jean-Louis Barrault, principalement, elle est encore sensible, mais son Bibi, chiffonnier anarchiste, révolte et grand gosse est un beau visage de cinéma. Sa violence claqué juste, il a su endiguer et diriger sa nervosité, elle est devenue une qualité. On peut maintenant le comparer aux acteurs américains de cette veine, ce n'est pas peu dire.

Delmont, vieux poète devenu mendigot haineux, est visiblement mal à l'aise, Péguy n'a pas su lui trouver sa place ; Sarvil rencontre dans le bistrot son meilleur rôle et pour la première fois nous fait souhaiter de le voir hors de ses habituelles pitreries. Quelques visages, celui de l'accordéoniste par

exemple ont un très réel relief, quelques autres, les femmes en particulier, ont carrément passé à côté, une ou deux font penser à la fois à la Comédie-Française et à Pont-aux-Dames ; quelques gosses sont absolument parfaits (les gosses donnent souvent à réfléchir). Odette Jeyeux n'a pas grand'chose à faire et n'en fait pas plus, c'est dommage !

Péguy a ménagé une large place au pittoresque documentaire, la zone est un fameux sujet, il n'est pour s'en convaincre que de se souvenir de la courte bande que lui avait consacré Lacombe, il y a une douzaine d'années, c'est la zone et son grouillement qui rachète *Notre-Dame de la Mouise*, juste retour des choses d'ici-bas.

R. M. ARLAUD.

LA FUGUE DE M. PETERSON.

Malgré une certaine lenteur d'action au début et en dépit d'une certaine lourdeur dans les dialogues voici une bonne comédie qui amuse sans arrière-pensée. L'histoire tirée d'un roman de Hans Thomas est assez plaisante. Pour se débarrasser d'un associé, le grand financier suédois Percival Peterson se lance dans une aventure qui le conduira assez loin car jusqu'au mariage, mais seulement au bout de maintes péripéties aussi variées qu'amusantes, se déroulant d'abord dans les mers de Stockholm, ensuite sous le



HANS ALBERS

lumineux soleil d'Italie et enfin dans un palace de Genève.

Hans Albers supporte avec une aisance remarquable le rôle du grand « P. P. », qui fait de lui tour à tour un président de consortium, un vagabond, un maître d'hôtel, un chauffeur, un pêcheur d'écrevisse et un faux

dipômte. Le personnage central passe par toutes ces aventures sans jamais abandonner son scurrile philosophique et son regard plein de malice.

Jusqu'à présent, nous ne connaissons Hans Albers que comme acteur dramatique. Dans *La Fugue de M. Peterson*, il se révèle un charmant acteur de comédie. Même lorsque les dialogues ne sont pas d'une qualité irréprochable, Hans Albers présente toutes les situations dans une note de plaisant marivaudage, en quoi il est très bien secondé par son doubleur Jacques Dumesnil.

Le réalisateur Herbert Selpin, a fait preuve de beaucoup de goût dans le choix des décors et des paysages. Sauf au début du film, l'action est menée avec brio. Hans Albers est entouré de plusieurs artistes que nous connaissons depuis longtemps, comme le tout rond Gustav Waldau (l'aubergiste), l'élégant Peter Voss (l'ami), et Werner Fuetterer (le journaliste), ancien jeune premier de belle allure, aujourd'hui un peu vieilli et assez terne dans un rôle plutôt effacé. Le film comprend trois rôles féminins joués par Hilde Weissner (Lisavetta), Charlotte Thiele (Ingrid Peterson) et Hilde Sessak (Marcella) que le metteur en scène déshabille toutes les trois très consciencieusement, pour le plus grand plaisir des yeux. Le reste de la distribution est assez faible, surtout le secrétaire de la cantatrice, qui est franchement mauvais.

Au total, *La Fugue de M. Peterson* est un film amusant qui fait passer de bons moments.

Ch. F.

LA FRANCE EN MARCHÉ.

Le magazine que la *France en Marche* nous a présenté cette semaine diffère un peu de la formule habituelle et se rapproche parfois des actualités. Ce n'est d'ailleurs pas un reproche, car si l'élément « actualité » dans l'application stricte de ce terme souffre un peu (on nous a montré le voyage effectué par l'amiral Darlan il y a quelques semaines déjà), ceci est largement compensé par le fait que le magazine peut donner beaucoup plus d'ampleur à son reportage que ne pourrait le faire un journal d'actualité. Au cours de la visite de l'Amiral à Toulon, présentée par la *France en Marche*, nous avons eu tout loisir pour admirer les belles vues et nous intéresser d'un peu plus près aux détails de la cérémonie.

La deuxième partie du numéro de cette semaine nous retrace l'histoire du projet du Transsaharien que l'on vient de mettre à exécution. La troisième partie est constituée par un reportage des plus pittoresques sur le haras de Pompadour, contenant de nombreuses scènes assez dynamiques. Il convient de souligner l'excellente tenue de l'illustration musicale de ce numéro.

Ch. F.

SOUPE AUX CANARDS

A PARIS

— René Rocher, directeur du Vieux-Colombier, que nous avons vu à l'écran dans *Les Hommes sans Soleil* tiré de *Grisou*, la pièce de Pierre Brasseur et Marcel Dalio, vient d'être nommé directeur de l'Odéon.

— Au studio de Neuilly, Christian Jaque continue la réalisation de *L'Assassinat du Père Noël* avec Harry Baur, Raymond Rouleau, Renée Faure et Robert Le Vigan.

— A Billancourt, Georges Lacombe poursuit les prises de vues du film policier *Le Dernier des Six* avec Pierre Fresnay, Michèle Alfa, Jean Tissier, Jean Chevrier, André Luguet, Suzy Delair et Lucien Nat.

— La nouvelle pièce d'Edouard Bourdet *Hyméne* sera définitivement créée chez Yvonne Printemps, au Théâtre de la Michodière. Elle aura pour interprètes : Annie Ducaux, Jean Galland, Sylvie et Suzanne Dantès.

CHEZ LES CINEASTES AMATEURS

Le Club des Amateurs Cinéastes de Provence, dont le siège se trouve à Marseille, 46, rue Vacon, est actuellement en pleine activité. Des séances de développement et de projection ont lieu tous les mardis et tous les jeudis de 18 heures à 20 heures. Les résultats obtenus sont de plus en plus intéressants.

MARSEILLE MOBILIER
Les Meubles de qualité
Literie
Ameublement
Tapisserie
65, Rue d'Aubagne - MARSEILLE

DIABETE
GUERISON ASSURÉE
par les Cachets CABAGNO
Prix : 25 fr. - Ph. BEAUCHAMP
5, Cours St-Louis - MARSEILLE

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

NOUVELLES DE PARTOUT

— Rudi Godden, le partenaire de Marika Rokk dans *Alto, Janine*, vient de mourir à Berlin, il était âgé de 33 ans.

— Véra Korène qui se trouve actuellement à Rio de Janeiro vient d'y ouvrir un cours de diction et de comédie.

— On vient de présenter à Bruxelles un nouveau film belge intitulé *Zigzag* avec Marcel Roch comme vedette.

— Sur les écrans belges on présente en ce moment de nombreux films français, presque tous en réédition : *Troïka sur la piste blanche*, *Prison sans Barreaux*, *Feu de Paille*, *Café de Paris*, *La Dame de Malacca*, *L'Entraineuse* et *Le Collier de Chanvre*.

— On annonce de Bordeaux la mort du dessinateur Charles Gir qui s'était spécialisé dans les croquis du monde théâtral. Il était le mari de la populaire artiste Jeanne Fusier-Gir.

— Le producteur Roland Tual aurait l'intention de mettre en chantier une *Merveilleuse Vie de Robert Houdin* qui serait réalisée par Albert Valentin. Le rôle principal serait confié à Louis Jouvet.

— Louis Jouvet est retourné en Suisse en tournée cette fois avec *Knock* de Jules Romains. Quant à son film *L'Ecole des Femmes* il n'est plus question de le terminer.

— Roger Richebé est actuellement à Marseille. Il retournera à Paris début mai pour y commencer la réalisation de *Madame Sans-gêne*, avec Arletty et Ledoux.

— Jean Mercanton et Marc Anthony se trouvent au camp de jeunesse de Grignan pour une période de huit mois. Les deux artistes y organisent des manifestations d'art et des concerts.

Les
GALERIES BARBÈS
ont meublé
LE FOYER
du
CINÉ-CLUB
"Les Amis de la Revue de l'Écran"

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
Toutes TRANSACTIONS COMMERCIALES et IMMOBILIÈRES

EPLUCHURES

Les Cahiers du film ont publié dans leur dernier numéro un article sur Madeleine Robinson. Entre autres nous y lisons :

« Or, trois mois à peine après l'hymen, ne vit-on pas Madeleine Robinson s'en aller toute seule, comme Crusoë, avec une troupe de théâtre, corles, mais seule tout de même — puisque sans son époux — à travers la France libre, promener l'étrange et capivante pièce d'Armand Salacrou : *Le Pêcheur d'Ombres* ! »

Très bien. La prochaine fois que Madeleine Robinson partira en tournée, ce sera sans doute pour jouer *Histoire de Rire* de Jean Sarment...

A HOLLYWOOD

— James Stewart et Hedy Lamarr jouent *Come live with me* ; Barbara Stanwyck interprète *Lady Eve* aux côtés d'Henry Fonda ; Fredric March et Margaret Sullivan tournent *Cheero for Miss Bishop*.

— George Raft et Ann Sheridan sont mis sur la « liste noire » des studios californiens pour avoir refusé des rôles. John Garfield et Rita Hayworth ont repris ces rôles.

— La colonie française d'Hollywood reçoit tout le temps de nouveaux membres. On y rencontre René Clair, Julien Duvivier, Jean Renoir, Michèle Morgan, Annabella, Jean Gabin, Charles Boyer, Germaine Aussey, Micheline Cheirel, Danièle Parola, André Davin, sans oublier Victor Francen qui vient d'être engagé par la Paramount et Marcel Dalio qui joue un petit rôle aux côtés de Madeleine Carroll et John Loder.

— Des studios Hal Roach nous arrive *Topper Returns*, interprété par Joan Blondell, Roland Young, Carole Landis, Billie Burke, Dennis O'Keefe et Patsy Kelly. Des mêmes studios, une œuvre romanesque *Broadway Limited*, dont l'action se déroule à bord du fameux train transcontinental avec Victor Mc Laglen, Dennis O'Keefe et Zazu Pitts.

Petites Annonces

La ligne de 33 lettres, espaces au signes ;
Demandes d'emploi : 4 Frs.
Autres rubriques : 7 fr. 50.

*
— UNE TRÈS BONNE STENO-DACTYLO et une PROGRAMMATRICE STENO-DACTYLO sont demandées. Sérieuses références exigées. Si pas capable s'abstenir. Se présenter A.C.E., 62, boulevard Longchamp, Marseille. (36)

Le Gérant : A. DE MASINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE MARSEILLE

ALCAZAR, 42, cours Belsunce. — Un envoyé très spécial.
ALHAMBRA, St-Henri. — Hollywood-Hollywood.
ALHAMBRA, Ste-Morguerite. — La Baronne de Minuit.
ARTISTICA, L'Estaque-Gare. — Tarzan trouve un Fils, J'arrange le Fisc.
ARTISTIC, 12, bd Jardin-Zoologique. — Stanley et Livingstone.
BOMPARD, 1, bd Thomas. — Pacific-Express.
CAMERA, 112, La Canebière. — Un Fichu Métier.
CANET, rue Berthe. — Ch. Chan à Broadway, Stanley et Livingstone.
CAPITOLE, 134, La Canebière. — Fermé.
CASINO, Mazargues. — Pirateries, A Coliente.
CASINO, St-Henri. — Programme non communiqué.
CASINO, St-Louis. — Anne-Marie, Marius.
CASINO, St-Loup. — La Fille du Nord, Fils de Gangster.
CENTRAL, 90, rue d'Aubagne. — Famille Sans-Souci.
CESAR, 4, place Castellane. — Battement de Cœur.
CHATELET, 3, av. Cantini. — Port-Arthur.
CHAVE, 21, boul. Chave. — Ils étaient 9 Célibataires.
CHEVALIER-ROZE, rue Chevalier-Roze. — Programme non communiqué.
CHIC, Belle-de-Mai. — Programme non communiqué.
CINEAC Petit Marseillais, 74, La Canebière. — Actualités, La Route Enchantée.
CINEAC, Petit Provençal, cours Belsunce. — Actualités, Concession Internationale.
CINEVOG, 36, La Canebière. — Le Mystère de la Maison Normande.
CINEVOX, boulevard Notre-Dame. — Programme non communiqué.
CINEO, St-Barnabé. — Le Joueur d'Echecs.
CLUB, 12, La Canebière. — Justiciers du Far-West, Agent numéro 13.
COMEDIA, 60, rue de Rome. — Nuits Blanches de St-Petersbourg.
COSMOS, L'Estaque. — Suzannah, Ch. Chang à Reno.
ECRAN, La Canebière. — Le Fils de Frankenstein, Maison à Vendre.
ELDO, 24, place Castellane. — Le Collier de Chanvre.
ETOILE, 21, boulevard Dugommier. — Conflit, Barrage Tragique.
FAMILIAL, 46, ch. de la Madrague. — Programme non communiqué.
FLOREAL, St-Julien. — Veillée d'Amour, Sa Majesté Grand'Mère, Rev. de Tarzan.
FLOREOR, St-Pierre. — Incendie de Chicago.
GLORIA, 46, quai Maréchal-Pétain. — Ange, Evadé d'Alcatraz.
GYPTIS, 10, rue St-Claude. — Programme non communiqué.
HOLLYWOOD, 38, rue St-Ferréol. — Programme non communiqué.
IDEAL, 335, rue de Lyon. — Tempête sur les Andes, Amour Captif.
IMPERIA, Vieille-Chapelle. — Moulin-Rouge.
LACYDON, 12, quai Maréchal-Pétain. — Son meilleur Ami.
LENCHE, 4, place de Lenche. — Programme non communiqué.
LIDO, St-Antoine. — La Mascotte.

LIDO, Montolivet. — Tourbillon Blanc.
LUX, boulevard d'Arras. — Programme non communiqué.
MADELEINE, 36, avenue Maréchal-Foch. — Paris - New-York.
MAGIC, St-Just. — Rêve de Broadway, Ch. Chan aux Courses.
MAJESTIC, 53, rue Saint-Ferréol. — L'Enfer des Anges.
MASSILIA, 20, rue Caisserie. — Programme non communiqué.
MODERN, Plan-de-Cuques. — Vautours de la Jungle, Vedettes du Pavé.
MONDAIN, 166, boulevard Chave. — Gagnant et Placé, Voix qui Accuse.
MONDIAL, 150, chemin des Chartreux. — Parfum de la Femme Traquée.
NATIONAL, 21, boulevard National. — Collier de Chanvre, Lois de la Plaine.
NOAILLES, 39, rue de l'Arbre. — Nuit de Décembre.
NOVELTY, quai Maréchal-Pétain. — Capitaine Fury.
ODDO, boul. Oddo. — Californie en avant ! Alexis, gentl. chauffeur, 3 Camarades.
ODEON, 162, La Canebière. — L'Enfer des Anges.
OLYMPIA, 36, place Jean-Jaurès. — Robin des Bois.
PALACE SAINT-LAZARE. — Capitaine Fury.
PARIS-CINE, rue des Vignes. — Programme non communiqué.
PATHE-PALACE, 110, La Canebière. — Le Juif Süss.
PHOCEAC, 38, La Canebière. — La Brigade Sauvage, Le Petit Bagarreur.
PLAZA, 60, boulevard Oddo. — Michel Strogoff, Vienne, je t'aime.
PRADO, avenue du Prado. — Le Brigand Bien-Aimé.
PROVENCE, 52, boulevard de la Major. — Programme non communiqué.
QUATRE-SEPTEMBRE, place Quatre-Septembre. — Programme non communiqué.
REFUGE, rue du Refuge. — Programme non communiqué.
REGENCE, St-Marcel. — Programme non communiqué.
REGENT, La Gavotte. — Programme non communiqué.
REGINA, 209, avenue Capelette. — Le Cercle Rouge.
REX, 58, rue de Rome. — La Vieille Fille.
REXY, La Valentine. — Programme non communiqué.
RIALTO, 31, rue St-Ferréol. — Laurel et Hardy millionn., Meurtre d. la Marine.
RIO, L'Estaque-Riaux. — Programme non communiqué.
RITZ, St-Antoine. — Fantômes en Croisière.
ROXY, 32, rue Tapis-Vert. — La Fin du Jour, Les Criminels de l'Air.
ROYAL, 2, avenue Capelette. — Ferdinand le Noceur, Chasseurs d'Espions.
ROYAL, Ste-Marthe. — Programme non communiqué.
SAINT-GABRIEL, 8, cours de Lorraine. — Fanny.
SAINT-THEODORE, rue Dominicaines. — Port-Arthur, Criminels de l'Air.
SPLENDID, St-André. — Programme non communiqué.
STAR, 29, rue de la Darse. — Ch. Chan à l'Opéra.
STUDIO, 112, La Canebière. — La Vieille Fille.
TIVOLI, 33, rue Vincent. — Le Cas du Docteur Deruga.
TRIAXION, St-Jérôme-La Rose. — Soubrette, Evadé d'Alcatraz.
VARIETES, rue de l'Arbre. — La Fin de Zorro.
VAUBAN, rue de la Guadeloupe. — Conflit.



Jeanine M. — Sing, Baby Sing a été éditée sous le titre français de *chante nous ça*. Il ne doit plus passer en ce moment. Les titres originaux que vous demandez sont les suivants. *Rose de Broadway: Rose of Washington Square; Lloyds de Londres: The Pact; Dortoir de Jeunes filles: Girl dormitory; Le Brigand bien aimé: Jesse James; Le Pyla* est un village près de Bordeaux, on en a fort parlé parce que les parents d'Annabella y ont une propriété et qu'elle y a séjourné lors de son voyage en Europe avec son mari: Tyrone Power.

F. P. Toulon. — Nous vous envoyons les numéros demandés en nous excusant du retard dû à des questions d'organisation intérieure. Nous ne pouvons vous envoyer les numéros du 3 et 10 octobre, car ils n'existent pas dans notre édition « public » qui

commença avec celui du 17. Pour le moment, vous pouvez en effet nous aider à former une filiale du Ciné-Club à Toulon en créant un noyau d'adhérents éventuels et en nous envoyant leur adresse. Nous vous indiquerions ensuite la marche à suivre.

T. A. à Nîmes. — Charles Boyer se trouve actuellement à Hollywood. Paul Cambo est en zone libre. Il va tourner dans le prochain film d'André Hugon. Nous n'avons pas entendu parler de ces soi-disant fiançailles. Il nous semble bien inutile de refaire aujourd'hui une version française d'un film américain alors que le manque de pellicule et de studios empêche déjà la réalisation de pas mal de sujets français. Pour l'œuvre de Roland Dorgelès, c'est autre chose. Il en avait même été question.

Thierry P. à Marseille. — Annie Vernay n'a pas de projets pour l'instant. Madame Sylvie est à Paris où elle va interpréter la nouvelle pièce d'Edouard Bourdet. Il y a deux artistes du nom de Hiéronimus : celui de la radio et du cinéma qui est un fantaisiste; l'autre qui est basse d'opéra. Louis Ducreux est en tournée avec son théâtre du *Rideau Gris*; Robert Vidalin joue un peu partout en zone libre. Pour José Luccioni, adressez-vous à des revues spécialisées; nous n'avons pas de renseignements sur lui.

G. N. à Orange. — Il nous est absolument impossible de vendre des anciens numéros de revues cinématographiques parisiennes. Nous n'en possédons qu'une seule collection.

Jacques V. à Béziers. — Pour Viviane Romance, nous vous signalons : *Mademoiselle Docteur, L'Homme à abattre, La Tradition de Minuit, Prisons de Femmes, N'aimer que toi, L'Esclave Blanche, Le Joueur, Retour au Paradis et L'Ange du Foyer*. Pour Jean-Pierre Aumont: *Je l'attendrai, Les Beaux Jours, Le Messager, Un jour viendra, Maria-Chapelaine, Héroïne de Drama, Les Yeux Noirs et Le Chemin de Rio*. Et voici pour Henri Albert: *Au Pays du Soleil, Le Roi des Galéjeurs et Titin des Martiques*. Ajoutez tous ces films à la liste que vous avez et vous connaîtrez ainsi la car-

rière complète de vos artistes préférés.

Rémy de Lot-et-Garonne. — Vous pouvez nous faire parvenir une lettre pour Judy Garland à condition qu'elle soit affranchie.

Raoul P. — Lisez mieux la *Revue*, vous verrez que les renseignements sur la correspondance avec les artistes américains n'ont pas paru une fois, mais bien une dizaine de fois. Nous ferons un article sur Réda Calré qui assistera à une très prochaine réunion de notre Club. Réunion strictement réservée aux adhérents, bien entendu.

Adrien R., à Aiger. — Son âge ? Oh ! que vous êtes indiscret ! En tout cas, croyez-le, Josette Day, malgré un assez long passé cinématographique, est toute jeune; elle n'est pas mariée; elle est actuellement fixée à Marseille — dont par ailleurs elle est provisoirement absente —. Elle va tourner prochainement dans la « série » de Pagnol : *La prière aux étoiles*. Paul Bernard, sans avoir abandonné le cinéma, n'a pas de projets; il est actuellement à la Radio de Marseille.

Robert M. à Marseille. — La *Bohème au travail* gîte 46, rue Vacon. Ecrivez directement à son président Jean Heuzé qui vous donnera tous renseignements utiles. Joignez votre adresse lorsque vous nous écrivez !